Le chant du coq



Charline88

Le chant du coq

- Charline88 -

23 novembre 2026



1

La chanson… notre chanson, celle que nous écoutions si souvent, elle est diffusée par l'autoradio de ma voiture. Je tourne rageusement le bouton, coupant ainsi le flot de souvenirs qui va encore faire jaillir des larmichettes au coin de mes yeux. Seulement, voilà, c'est juste un peu trop tard pour la montée lacrymale. Vite, penser à autre chose, un truc rigolo, un moment joyeux, et c'est bien là que le bât blesse. Toutes mes idées sont tournées vers ce visage parti qui ne reviendra plus. Alors, non seulement il pleut, la nuit tombe, mais en plus mon chagrin refait surface avec une sorte de violence maligne qui me fracasse le moral.

L'asphalte mouillé, la nuit qui tombe, les essuie-glaces qui peinent à assurer un bon service et la buée de mes mirettes, autant de paramètres qui font que je suis moins attentive à la conduite. Dans une légère pente descendante, un long virage en U… et merde ! Une ombre surgit soudain, m'obligeant à faire un écart. Un long sifflement, comme si plus rien dans mon véhicule ne voulait réagir normalement, et je devine plus que je ne le vois le bord de la barrière de sécurité qui se rapproche. Instinctivement, je donne un coup de volant et freine aussitôt. L'arrière de ma petite berline est à quelques centimètres du vide.

Un vrai miracle que je ne me sois pas encastrée dans la glissière de bois nous protégeant du bas-côté abrupt, et j'ai les jambes qui tremblent. Je mets quelques secondes à me remettre, mesurant la chance d'être encore sur la chaussée, et surtout de n'avoir rien heurté. L'ombre… où est-elle passée ? Un animal ? Une personne ? Je n'ai pas eu le temps de le déterminer. Je recule lentement, mon cœur toujours affolé, puis me range sagement sur le bord de la route, à la sortie de l'épingle à cheveux, cette fois en toute sécurité. Ma main, en tremblotant, va à la recherche d'une lampe-torche dans la boîte à gants.

D'un pied mal assuré, je quitte l'habitacle. La nuit n'est pas encore très profonde ; c'est surtout la pluie qui m'interdit de discerner ce qui m'entoure. C'est à cet instant que je sursaute brutalement, surprise par une voix venue de je ne sais où :

— Vous ne pouvez pas rouler doucement ? Pour un peu, vous me flanquiez les quatre fers en l'air !

— Quoi ? Mais qu'est-ce que vous fichiez au milieu de la chaussée en pleine nuit ? Et même pas habillée de clair. Comment voulez-vous que l'on vous repère au milieu de nulle part, sous cette flotte qui n'arrange rien ?

— Vous croyez que je fais du tourisme, peut-être ? Je me suis embrouillée avec mon copain, et le « déglingos » m'a larguée là, sans crier gare… Ça fait une plombe que je marche sous cette saloperie de flotte… je suis trempée jusqu'aux os. Vous êtes la première bagnole que je croise, et pour un peu elle aurait été la dernière.

— Franchement, je ne vous ai aperçue qu'à la dernière minute et… j'en suis désolée. Mais c'est vrai que ce n'est pas très prudent de marcher sur la route…

— Ouais… vous ne m'avez pas heurtée, et vous n'avez pas été dans le décor non plus. Donc plus de peur que de mal.

— Oui, et c'est tant mieux. Vous allez dans quelle direction ?

— N'importe laquelle, pourvu que je retrouve un peu de civilisation.

— Bon, j'habite au prochain village. Je vous y dépose ?

— Volontiers.

— Alors, venez ; nous serons mieux au sec pour discuter.

— D'accord.

Nous courons presque pour gagner l'abri de ma voiture. C'est vrai qu'elle est légèrement vêtue et que la pluie qui tombe de plus en plus dru doit l'avoir trempée comme une soupe. Elle hésite un instant ; portière côté passager ouverte, elle me lance quelques mots :

— Je vais tout saloper votre belle voiture…

— C'est bon, montez. Je ne vais pas vous abandonner sous cette pluie en pleine cambrousse.

— Merci !

— Oui… c'est de l'eau et ça séchera, allez.

Ouf ! Nous voici finalement hors d'eau. Je jette un coup d'œil à cette singulière passagère, avec une boule au ventre due à ma trouille rétrospective. Si je l'avais accrochée avec ma voiture… un drame dont je ne me serais jamais remise. Elle aussi se tourne vers moi, et comme je dois avoir les cheveux dégoulinants de flotte et qu'elle est dans un état identique avec des fringues à tordre, nous éclatons de rire au même instant. Si nos éclats de rire sont francs et nous secouent la poitrine, les miens ont l'avantage de dissiper mes crispations.

— Je suis désolée, mais je n'avais pas prévu de prendre une auto-stoppeuse. Je n'ai pas de serviette pour vous sécher un peu.

— Oh, comme vous l'avez dit, ce n'est que de la flotte et ça séchera.

— Vous savez où passer la nuit ? Parce que mon village est minuscule, et il n'y a sûrement plus rien d'ouvert à cette heure.

— Ah ? Je téléphonerai à des amis. Je vais voir. L'important pour moi, c'est d'être dans un endroit civilisé où je ne risque pas de me faire renverser par une voiture !

— Je… je vous assure que je ne vous avais pas aperçue avant que votre ombre ne traverse la route.

— Ne vous faites pas de bile pour si peu : je n'ai rien, et vous me prenez en charge ; je ne vais pas en plus vous casser les pieds.

— Je m'appelle Sylvie, et si vraiment ça peut vous arranger, je peux vous offrir le gîte et le couvert pour ce soir.

— … ? Pourquoi feriez-vous cela ? Nous sommes deux étrangères, vous savez. Vous ne me devez rien non plus.

— Je sais… mais par solidarité féminine, je ne voudrais pas qu'il vous arrive quoi que ce soit.

— C'est sympa… Mon prénom, c'est Anaïs.

— Enchantée de vous connaître, alors, Anaïs. Un bon repas, une nuit de sommeil, et demain il fera sans doute meilleur.

Je sens bien qu'elle m'observe à la dérobée. La lumière du tableau de bord lui permet de distinguer mes guibolles, dont mes genoux en position assise sont découverts. Elle ne dit plus rien. Je n'arrive pas non plus à lui donner un âge précis. Une fourchette vague, entre vingt-cinq et trente-cinq piges, sûrement. Et le col dans lequel je viens de la prendre en charge débouche sur une plaine qui mène au village où je réside. Nous arrivons devant le portail qui glisse sur son rail, puis c'est directement dans le garage que nous terminons notre course.

— Voilà, Anaïs, nous sommes chez moi.

— Wouah ! Vous devez avoir du fric !

— Oh non. Mon mari et moi avons acheté cette maison, et…

— Vous avez un mari ? Je ne voudrais absolument pas m'incruster ; déranger, quoi…

— Je n'en ai plus : je vis seule.

— Ah ! Les hommes sont parfois très… idiots.

— Pardon ? Je ne vous suis pas, là !

— Ben… vous êtes apparemment une belle nana, et je trouve que c'est bête de vous avoir abandonnée.

— Je vois, mais vous savez, il est des abandons qui ne sont pas de notre fait.

— … ? Là, c'est moi qui ne comprends pas vraiment.

— Venez, allons-nous sécher. Je vais faire du feu dans la cheminée et nous préparer de quoi manger.

— Vous n'êtes pas obligée, vous savez…

— Vous me l'avez déjà dit mais j'ai faim, et partager une omelette aux champignons n'a rien d'extravagant ou d'onéreux.

— Des champignons ? Des vrais ?

— Ben oui… je n'en connais pas de faux. Drôle de remarque !

— Non… je veux dire de ceux qu'on ramasse en automne ?

— Oui.

— Hum ! Ma grand-mère, elle nous faisait des omelettes aux cèpes. J'en ai toujours gardé un sacré souvenir.

— Eh bien, ce sera des girolles que j'ai ramassées dans la forêt où je vous ai trouvée, vous.

— Je… pardon de vous paraître sans gêne, mais est-ce que ce serait possible de…

— Oui ? Allez-y, dites-moi ce que vous voulez.

— Je… c'est possible que je prenne une douche ?

— Bien sûr ! Venez.

La fille, dans la lumière du néon de l'entrée, semble transie. Je la guide vers la chambre d'amis qui est équipée d'une salle de bains privative. Elle s'arrête devant l'accès du lieu que je mets à sa disposition et se tourne vers l'encadrement de la porte où j'attends pour aller préparer notre repas.

— Merci, Sylvie. Je suis… merci !

— Mais de rien. Si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre, n'hésitez pas à me le demander.

— Euh… d'accord.

Je file vers la cuisine, et de là je l'entends rapidement chantonner. Au moins est-elle heureuse de se trouver au sec et en sécurité pour la nuit. Ma réflexion, toute personnelle, me fait soudain sourire : au sec alors qu'elle est sous la douche, c'est idiot comme pensée ! Je me plonge dans la confection de mon omelette : un petit bocal de girolles, des œufs battus, et le tour est joué. Reste à dresser la table. Ça me fait tout drôle de poser deux assiettes, comme si… Je chasse vite cette idée triste, et je perçois comme un appel : oui, d'une petite voix Anaïs me demande quelque chose mais je n'ouïs pas très bien depuis la cuisine, alors je retourne dans le corridor. Cette fois, c'est certain : elle me hèle depuis sa chambre. J'avance donc sans aucune méfiance et je pousse la porte.

— Pardon ! Je suis désolée, mais j'ai totalement zappé que je n'ai rien à me coller sur le dos. Tous mes vêtements sont là…

Elle me montre de son index pointé un amas de frusques au sol, dans la salle de bains. C'est vrai que tout est trempé, froissé, voire sali. Et elle se tient droite comme un I près du lit. Ce qui me remue au plus profond de mon être, c'est bien qu'elle soit totalement à poil. Dans une nudité absolue, sans aucune gêne apparente. Un corps bien fait, pas très bronzé, dont la seule tache de couleur orne son pubis d'une touffe de poils rappelant par sa teinte sa chevelure. Elle me voit me raidir et saisit d'un coup ce que la situation peut avoir d'incongru : deux étrangères dont l'une est en tenue d'Ève, ça a quelque chose de surréaliste.

Alors, sans vraiment masquer quoi que ce soit, elle se contente de me redire :

— Je ne suis pas très prude. Ça te dérange ?

Je note que le « vous » qui nous gardait dans une certaine limite éloignées se mue en un « tu » plus familier. Je ne relève pas, et béatement je pose une question totalement imbécile :

— Tu portes du combien, en vêtement ?

— Du trente-six ou trente-huit, ça dépend de la coupe…

— Ah.

— … mais une robe de chambre ou un peignoir ferait l'affaire pour ce soir. Tu peux peut-être m'en prêter un ?

— Un peignoir ? Ah oui, oui, tout de suite.

Mon demi-tour n'a rien de naturel, je l'avoue. Je n'ai jamais approché une femme nue d'aussi près depuis que je suis sortie de l'internat de mes premières études. Et encore, nous n'étions que des gamines à l'époque. Là, c'est une femme que mes yeux viennent de découvrir. Mince ! Je me sens toute chamboulée… Mes mains tremblotent en fouillant parmi les cintres de ma penderie. Voici ce que je recherche : un peignoir. Malheureusement masculin. Il devrait cependant faire l'affaire pour ce soir. Je le serre un instant contre moi, en hume l'odeur en songeant que ce parfum va être entaché par celui de cette femme, mais je n'ai pas vraiment le choix.

Elle est de nouveau dans la salle de bains avec cette fois une serviette nouée au-dessus de la poitrine ; elle a sûrement pris conscience de mon malaise devant sa nudité. Anaïs me sourit et attrape le vêtement que je lui remets. Elle l'ouvre, me regarde, et sa voix me parvient :

— C'est à ton homme ?

— Hein ?

— Le peignoir. Il est masculin, non ?

— Euh… ah oui. C'était à mon mari.

— Ben, dis-moi… il est parti en catastrophe, ton homme ! Il t'a tout abandonné : la maison, ses fringues…

Elle a un sourire qui s'efface petit à petit lorsqu'elle surprend les traits de mon visage, puis la phrase qui s'échappe de sa gorge en dit long sur ce qu'elle lit dans mes yeux :

— Mince ! J'ai gaffé ? J'ai dit une bêtise, c'est bien ça ?

— Oh, laissez… laisse tomber. Je vais m'occuper de la mangeaille : il ne manquerait plus que ça crame dans ma poêle ! Quand tu seras prête, viens me rejoindre à la cuisine.

— Pas de souci… et pardon pour ma maladresse. Je ne suis pas fine, parfois ; je ne voulais pas te rappeler de mauvais souvenirs.

Un second choc en voyant émerger dans mon champ de vision la femme engoncée dans cette robe de chambre : c'est comme si de nouveau cette nénette me volait son image, une part de lui. La bouille féminine dans le vêtement

visiblement trop grand pour elle, c'est un retour en arrière pour ma tête en ébullition. Un retour de quelques années… celui d'un temps heureux qui n'en finit plus de me faire mal. Elle ne sait pas, ne se doute pas non plus de l'impact de ce que l'apparition du peignoir entourant son corps peut avoir de douloureux pour moi. Elle est guillerette, fraîche, et finalement je la juge plus jeune que je ne le pensais.

— J'ai l'impression de retrouver ma jeunesse ! Ça sent comme chez mamie Georgette. Ma grand-mère, elle s'appelait Georgette.

— Tu dis : « s'appelait » ?

— Oui… Hélas, elle n'est plus là.

— Comme le propriétaire de ce vêtement.

— Ah ! Donc, j'ai bien gaffé tout à l'heure. Je voudrais que tu me pardonnes. Je parle souvent à tort et à travers sans trop me soucier des conséquences. Je ne suis pas franchement méchante ; c'est juste que parfois je ne réfléchis pas assez.

— …

Je ne la quitte pas des yeux. D'une seule phrase, elle ramène sur mes lèvres une risette. Elles sont d'une candeur implacable, ses excuses spontanées. Et pour ne pas m'enfoncer dans la mélancolie provoquée par ses paroles précédentes, j'enchaîne sur le dîner :

— Bon… voyons voir si mon omelette aux champignons supporte la comparaison. Goûtons donc !

— Ça donne faim, en tout cas. Merci, ça me touche beaucoup que tu m'accueilles de cette manière, sans trop te soucier de ne rien savoir de moi.

— Et si tu me racontais comment tu t'es retrouvée seule en pleine soirée, sous une pluie battante, au milieu de nulle part ?

— Oh, j'ai… Non : j'avais un petit copain, Yann. Et dans la voiture, je lui ai annoncé que j'allais le quitter. Il m'a larguée immédiatement en haut de ce foutu col où tu m'as ramassée.

— Sympa, le bonhomme, on dirait…

— Ben, j'ai découvert qu'il me trompait avec une autre, et je n'ai pas supporté. Mais je crois que c'était déjà fini bien avant que je sache que j'étais cocue… Un coureur, m'avaient dit mes amies, mais je n'ai rien voulu entendre ; il paraît que l'amour, ça rend sourd et aveugle. Ben, je sais désormais que c'est vrai.

— Et tu vivais avec lui ?

— Heureusement que non ! Je serais dans la mouise, sinon, mais nous en avions beaucoup parlé ; c'est sans doute à ce moment-là que j'ai commencé à douter de mon amour pour lui. Peut-être que c'est moi qui ai inconsciemment provoqué son passage à l'acte avec cette autre femme.

— Alors, comment tu la trouves ?

— Rousse et très conne ! Mais s'il est content comme ça…

J'éclate d'un rire plutôt nerveux ; elle stoppe l'avancée de sa fourchette vers sa bouche pour me regarder avec des yeux écarquillés. Elle pige d'un coup qu'elle a fait l'amalgame.

— Je parlais de mon omelette, Anaïs, pas de ta rivale.

— D'accord ! Ben, mamie Georgette ne t'a pas donné des cours de cuisine ? Parce que franchement… là, j'ai dix ou douze ans !

⋆

Notre discussion devient plus légère, plus intime également. Elle ne cache rien, ne me passe aucun des détails parfois sordides des coucheries de celui avec qui elle partageait des moments de moins en moins amoureux. Mais nous arrivons aussi à cet instant que je redoute tellement : celui où c'est à moi de tenir le crachoir, et curieusement cette invitée surprise, alors que je lui raconte notre histoire, prend le parti de ne pas montrer sa pitié. Elle écoute, baisse parfois la tête, puis dès que je fais une pause, emportée par un regain de sentiments très lourds à porter, sans un mot elle me prend la main. Elle ne cherche nullement à calmer la peine qui me fait à demi sangloter. Non : Anaïs se contente de me triturer les doigts gentiment puis elle propose simplement :

— Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Euh… non.

— Un coup de main pour faire la vaisselle, quand même ?

— Pour desservir la table, si tu veux, mais le lave-vaisselle se chargera du plus gros du boulot.

— Bien sûr !

— Tu sais… je n'ai jamais aimé avec une telle force un homme… ni une femme, d'ailleurs.

— … ? Tu es jeune encore.

— Guère plus que toi : j'ai vingt-huit ans.

Ma tête se redresse, et je lui jette un coup d'œil. Elle imagine de suite que je ne la crois pas. Alors elle renchérit avec emphase :

— Si. Je n'en ai pas l'air comme ça, mais je suis une vieille.

— …

Une manière bien à elle de m'obliger à détourner mes pensées, et du coup j'esquisse un sourire. Elle en profite pour me glisser encore quelques mots sympas :

— Tu es tellement fraîche, tellement femme ! L'amour de cet homme te rend éblouissante. Comme j'aimerais un jour connaître une telle chose…

— Ça va sûrement venir. Tu sais maintenant pour quoi te voir dans sa robe de chambre m'a tellement remuée…

— Oui, j'imagine.

— Tu veux un café ?

— Non… mais je veux bien encore un petit verre de ton vin blanc. Il est parfait.

— C'était son préféré… une « montée de tonnerre » ; un Chablis, un bon premier cru. Tout me ramène à lui, c'est fou ! Je n'arrive pas à me départir de cette image, de l'idée qu'il a touché tout ce qui nous entoure. Tu saisis ?

— Bien sûr. Ma petite séparation d'avec Yann, c'est du pipi de chat à côté de ce que tu viens de me relater. Mais d'un autre côté, je t'envie d'avoir connu un truc aussi… fort. Je sais aussi que tu as tous les atouts pour refaire surface et revivre. Ce sera vraisemblablement différent, mais l'amour a mille visages. Ton mari ne voudrait certainement pas te voir triste, alors n'abandonne pas, ne baisse pas les bras.

— Qu'est-ce que tu vas faire, toi, demain ?

— Je n'en sais rien… retourner chez ma mère et m'entendre dire qu'elle m'avait prévenue, que ce n'est pas la peine de pleurer. Enfin, tu imagines bien, de quoi avoir envie de mordre tout ce qui bouge. Et qui sait, un jour je dénicherai un oiseau rare et je ferai un bout de chemin avec un type cool et correct. Comme tu le dis à mots couverts, il doit bien exister quelque part, un « Yann » fait pour moi, un garçon qui me conviendra.

Tout en papotant comme deux amies, la vaisselle de notre repas disparaît dans la machine à laver alors que je me sens plutôt pompette. Pas vraiment l'habitude de boire autant, et puis les évènements de la soirée sont de nature à me chambouler un peu l'esprit. Alors j'invite cette Anaïs à venir voir la télé au salon ; elle ne se fait pas prier. C'est donc, elle sur le canapé, moi sur un fauteuil proche de celui-ci que nous visionnons quasi religieusement un grand classique du cinéma qui est rediffusé pour la énième fois : « Sur la route de Madison. » J'ai toujours aimé cette fabuleuse histoire d'amour si bien racontée.

Mon invitée est elle aussi captivée, et je lui jette de fréquents coups d'œil. Elle se recroqueville sur le sofa, relève ses genoux pour y poser son menton. Ce faisant, elle en oublie qu'elle ne porte qu'une robe de chambre. Sa posture laisse entrevoir la partie velue de son anatomie. Pourquoi suis-je fascinée par ce qui, somme toute, ressemble trait pour trait au même endroit chez moi ? J'ai un mal fou à décrocher mon regard de cet entrejambe si démonstratif. Je détache cependant mes quinquets de son sexe trop visible et m'astreins à garder mes pensées axées seulement sur le film. Peine perdue, parce que mon fichu cerveau me ramène insensiblement à la cible intrigante. Comment expliquer mon attitude ?

Alors la solution transitoire immédiate pour moi, c'est de faire l'autruche. Fermer mes paupières et laisser mon cerveau s'imprégner de la bande-son du film. Ça marche un certain temps, mais je réalise tout de même, avec une stupeur grandissante, que ma visiteuse émet elle aussi de petits gémissements, comme

si… oui, comme si elle pleurait. Impossible de rester insensible à ses drôles de sanglots étouffés : il me faut savoir, saisir ce qui lui arrive. C'est donc tout naturellement que je quitte mon fauteuil et mon poste d'observation pour venir m'asseoir proche d'elle. Elle sait vraisemblablement que je me suis rapprochée. Elle garde sa position fœtale, la tête dans ses mains qui lui cachant le visage.

Le poids de mon corps la renseigne sans doute sur ma présence ; elle ne cherche plus à dissimuler ses pleurs. Qu'est-ce qui me pousse à ces gestes instinctifs, pour ne pas dire maternels qui suivent ? Je n'en sais rien, mais je les fais comme au ralenti, comme dans un film. Mon bras se détend, entoure les épaules de la jeune femme que je tire contre ma poitrine. Elle se laisse faire. Une de mes pattes se met donc en devoir de lui caresser les cheveux tandis que je la berce gentiment, comme une mère le ferait à son enfant. Elle se laisse dorloter. Ça dure un long moment, et d'autres souvenirs se mélangent dans ma tête. Ceux d'un autre temps. Une ère où c'était moi qui me trouvais dans cette situation. Oh ! Je ne pleurais pas, bien sûr, mais les câlins dans mes souvenirs étaient identiques et nous menaient tous les deux vers un autre moment terriblement plus chaud. Une de ces longues pauses où les corps prenaient le dessus, nous emportant très vite vers une sexualité bienfaisante.

Je me pose la question, là, devant cette femme qui paraît si fragile : comment est-ce possible ? Je n'ai, au grand jamais, eu envie de ce genre de… truc. Alors ? Est-ce que je deviens folle ? Ça me tourbillonne dans la caboche. Elle se presse contre moi, et d'une petite voix s'écrie :

— J'ai toujours le vin triste. Je suis désolée, Sylvie, mais les histoires d'amour et ton « blanc », ça suffit à me faire monter des larmes.

— Ne t'inquiète pas… je connais moi aussi ce genre de désagrément. Ça fait parfois du bien de se libérer de la pression.

— Merci ! Tu es une chic fille… Je… j'ai de la chance d'être tombée sur toi.

Tout en soliloquant ces quelques mots, elle redresse enfin son petit museau et sa bouche vient délicatement poser un bisou dans mon cou. Immédiatement un long frisson me couvre d'une chair de poule totale. Ressent-elle ce hérissement de tous mes pores ? Nous sommes enlacées, assises bizarrement sur le canapé, et sa main vient attraper celle des miennes qui se trouve libre. Ses petits doigts ajoutent encore à mon trouble. Mince ! Chacun de ses mouvements, de ses gestes sibyllins au demeurant, me renvoie à des images d'un passé mort pour de bon. Je ne sais plus du tout comment contrecarrer le flot d'émotions qui me submerge. Tout se déroule d'une manière inattendue.

De nouveau, la bouche d'Anaïs revient sur mon cou, juste sous mon oreille. Fait troublant puisque c'est un endroit extrêmement sensible chez moi, celui-là même que mon mari affectionnait d'embrasser. Et je redécouvre avec une stupeur soudaine que les bisous de cette jeune femme provoquent en moi des sensations longtemps mises en sommeil. Que se passe-t-il ? Pourquoi est-ce que

deux bises me mettent dans un tel état ? Moi qui n'ai jamais eu une once de désir pour une de mes congénères, je me sens là d'un coup, absolument bouleversée par ces caresses féminines. Elles n'ont rien de malsain, pourtant. Ce n'est sûrement que le contrecoup des évènements de ce soir. Je veux m'en persuader.

Nos doigts sont entrelacés et je la serre un peu plus, un peu trop fort aussi sur mon cœur. Cette fois, elle baisse la frimousse et sa joue se place involontairement sur ma poitrine. Est-ce un effet de mon imagination ? Il me semble que mes seins se gonflent d'aise de cette visite inattendue. Bien sûr qu'elle ne fait aucun geste équivoque ; c'est forcément dans ma caboche que se joue tout ce cinéma. Je ne bronche pas non plus, analysant de moins en moins lucidement la situation. Les larmes qui mouillent encore ses joues viennent détremper le corsage que je porte toujours. Anaïs se blottit tel un chaton dans la niche où je la maintiens. Lentement, je la devine qui bouge de moins en moins. Calmée, elle reste là avec ma patte qui lisse toujours ses tifs soyeux.

La respiration régulière, la jeune femme se remet vite, de nouveau sereine et apaisée. Et moi ? Ben moi, je ne peux pas dire que je suis zen. Loin de là, même ! J'ai désormais au creux du ventre une fichue envie qui n'a rien à voir avec de l'amitié ou quelque chose de ce genre. C'est si différent et pourtant si cruellement présent ! Il n'y a rien à expliquer : le besoin de faire l'amour, endormi depuis le jour du bien funeste cortège du départ de mon homme, rejaillit avec cette inconnue dans mes bras. Je ne sais pas quoi faire, et sans doute que le mieux est de ne rien tenter. Je dois me faire violence pour ne pas la caresser. Je suis tiraillée entre ma peur et mon envie.

Oui ! Peur de m'être méprise sur les intentions de mon invitée, peur d'essuyer un refus, peur de paraître à ses yeux comme une opportuniste ou une perverse. Et le désir qui me ronge, enflé par les images de son sexe entrevues dans la salle de bains, deviné aussi depuis mon fauteuil quelques minutes auparavant… voilà de quoi me morfondre dans une attente infernale. Anaïs se rend-elle compte de ce qui me tourmente ? En tout cas, elle se complaît dans notre enlacement auquel elle se raccroche en me cramponnant avec une force évidente, ce qui ne fait que renforcer mon trouble et augmenter les affres de mon envie. Mille questions se bousculent sous ma propre tignasse, et aucune réponse satisfaisante n'émerge de ce chaos intérieur. Je suis plongée dans un état second, et la petite voix qui me coule dans les oreilles, est-ce que je la rêve également ? Tiraillée entre oser et abandonner, je n'écoute pas vraiment ce qui se dilue dans ma tête :

— Sylvie… tu dors, ou quoi ?

— Hein ? Tu me parles, Anaïs ?

— Oui… mais tu n'as pas l'air de m'entendre.

— Si… si, redis-moi ce que tu… veux ?

— Je te demandais si… est-ce que je peux dormir dans ton lit ? Avec toi. Je te promets de ne pas prendre trop de place et de ne pas bouger.

— Mais… tu as la chambre d'amis pour dormir. Tu veux aller te coucher ?

— Le film est fini depuis un bout de temps ; il est temps d'aller dormir, mais… je n'ai pas envie d'être toute seule cette nuit. Je te le demande comme un service. Tu veux bien ?

— Je… je ne sais pas trop… j'ai un peu peur.

— Peur ? Je te fais peur ? Ne me dis pas cela…

— Je n'ai pas dit que j'avais peur de toi : c'est plutôt de moi dont je me méfie.

— Hein ? Je ne pige pas… Enfin, pas complètement. À moins que… toi aussi…

— Quoi, moi aussi ?

— Est-ce que tu es toute remuée par nos câlins ?

— … ?

Mince alors ! La fille sent donc elle aussi l'attirance physique qui nous unit ? De nouveau, des milliers de craintes m'assaillent. Il y a si longtemps que plus personne ne m'a approchée d'aussi près, que des mains ne sont pas revenues frôler ma peau. Comment réagir à ce qui ressemble tellement à une invitation ? Je ne sais pas, incapable de penser sainement. La seule chose dont je suis certaine, c'est que tout chez moi est désormais tourné vers un désir qui me crispe les nerfs et me met les sens en effervescence. Je sais bien que je n'ai qu'un mot à prononcer pour que nous basculions dans ce moment formidable que mon corps s'empresse de me réclamer plus violemment. Suis-je capable d'aimer un être dont les traits sont si proches des miens ?

Tout se bouscule dans mon crâne, et elle, de sa voix de crécelle revient à la charge :

— Oh, Sylvie, s'il te plaît… Ne me refuse pas de dormir avec toi. J'en ai besoin ; j'en ai surtout tellement envie…

C'est donc d'une voix plutôt blanche que je lui rétorque simplement :

— D'accord, mais nous nous endormons sagement. Rien d'autre : c'est ma condition pour que tu couches dans mon lit.

— …

Immédiatement, je voudrais rattraper ces paroles lancées en l'air bêtement, idiotement parce qu'elles sont l'exact contraire de ce que je voudrais. Anaïs ne s'y trompe d'ailleurs pas : elle ne réplique rien à ma phrase débile. Elle se contente de serrer ma main, puis je vois son visage s'avancer vers le mien. Délibérément, ses lèvres se posent sur les miennes. Cette fois, plus de fioritures, plus aucune hésitation : c'est bien un baiser réel et langoureux que nous échangeons là, sur le divan, devant la neige télévisée de l'écran qui éclaire le salon. Aux orties, mes bonnes résolutions ! Et c'est main dans la main que nous gagnons ma couche.

2

Cris et gémissements résonnent dans l'obscurité sécurisante de cette chambre qui couve nos ébats. Je me laisse emporter par une lame de fond qui m'en rappelle d'autres, plus profondes bien sûr, plus masculines aussi. Mais je découvre également que les amours féminines sont toutes différentes de celles vigoureuses connues par le passé. Là, c'est plus feutré, plus lisse, avec une douceur qui sied si bien à nos bouches affamées. Et si seuls index et majeurs sont mis à contribution pour des possessions très légères, il n'en demeure pas moins vrai que je jouis vraiment. Je ne me préoccupe pas vraiment de savoir si ma partenaire de l'instant prend elle aussi du plaisir sous mes caresses ; mes sensations sont trop violentes pour que j'assimile aussi celles d'Anaïs.

Ses soupirs parlent pour elle. Longuement, nous revenons à des fondamentaux qui ont de toute éternité fait leurs preuves, et j'admire la dextérité dont elle ne se départit à aucun moment lors de notre combat pour le plaisir. À bout de souffle, tout mon être se raidit sous ses pattes expertes dont elle se sert pour me faire jouir. Mais n'est-ce pas aussi dans la tête que tout se joue ? Le moindre détail a son importance dans ces jeux qui réunissent deux anatomies jusque-là parfaitement inconnues. Coïncidence, ou connaissance totale des joies de la chair ? Je ne peux me l'expliquer, mais c'est bel et bien quand ses dents mordillent un de mes lobes d'oreilles que je démarre au quart de tour.

Réminiscence de ce que mon homme et moi faisions, car lui aussi avait ce don de m'exciter grâce à cette particularité étrange. Anaïs a-t-elle découvert cela, ou est-ce un coup du hasard ? Il est certain que je suis bien loin de toutes ces questions existentielles quand je me tords dans un vrai bonheur tout simple, froissant le drap et griffant sans aucune retenue tout ce qui passe à portée de mes ongles. Mes hurlements font revivre la pièce qui depuis bien trop de temps n'abritait plus que mes rêves et mes cauchemars, selon les nuits. Je rends caresse pour caresse et ne m'étonne même pas de toucher, d'embrasser, de pénétrer ce qui chez moi est si semblable. Et je suis surprise de sentir les réactions excitées, voire excitantes de ma partenaire du renouveau. Parce que je sens pour de bon

que c'est un peu revivre que de refaire l'amour ; que ce soit avec un ou une n'est pas fatalement un facteur que j'appréhende.

Si dès les premiers attouchements j'ai eu la nette impression que je trompais l'absent, c'est au final un peu pour le ramener vers moi que je jouis avec une telle intensité. Il est omniprésent dans chacun des mouvements, dans tous les câlins prolongés que m'offre la femme à laquelle j'abandonne toute pudeur. Et je m'efforce de lui donner tout ce qu'elle m'offre. Sans être très sûre d'y parvenir, bien entendu… puisque par la force des choses, c'est mon baptême du feu féminin. Mais ses râles, sa manière de se tortiller sur le lit me donnent une vague idée de son ressenti.

⋆

Une aube nouvelle, au chant du coq, nous trouve en sueur, pas intégralement rassasiées. Une sorte de boulimie de sexe me noue le ventre, me pousse également à explorer davantage le corps de la belle jeune femme. Grain de peau parfait. J'apprécie la douceur engendrée par ses mains qui me montrent les chemins à suivre, apprentissage d'une anatomie particulièrement appétissante. Ma bouche aussi part à la recherche de ses monts, de ses vallées, et je suis ébahie de la voir se cabrer sous le frôlement de mes lèvres qui errent sans but précis sur des trésors impudiques. Elle ne cache rien de ce qu'elle est. Elle offre tout et m'engage par de simples mouvements à faire exactement comme elle. Il y a de l'électricité dans ce petit matin qui nous unit pour la énième fois dans des jeux de vilaines.

Lorsqu'enfin sa gorge renversée glousse doucettement, c'est pour me murmurer quelques mots :

— Oh, j'adore faire l'amour avec toi, Sylvie ! Dommage que nous n'ayons pas de quoi finir en apothéose.

— … ?

J'écarquille les yeux, ne voyant pas le sens de cette phrase. Alors elle rit, se moque un peu de mon incompréhension. Sa paume revient et lisse les poils de mon pubis dans un geste d'une lenteur extrême. Elle se redresse sur le flanc, sa seconde patte soutenant son menton, insistant sur le lieu qui n'a pas connu de labours depuis… tellement longtemps.

— Oui, c'est dommage que je n'aie pas ce qu'il faut pour que notre partie de jambes en l'air soit totale.

— Mais je…

— Je suis sûre que tu sais parfaitement de quoi je veux parler. Je ne suis pas exclusivement destinée à des amours saphiques… et une belle queue bien raide nous fait défaut. Parce que je suis persuadée que de ton côté, tu en as aussi besoin que moi. Tout comme moi, tu n'es pas entièrement « broute-gazon ». L'essentiel est ailleurs : un homme nous serait bénéfique, à mon sens.

— … J'ai pourtant adoré faire… l'amour avec toi.

— Oui… parce que c'est nouveau, parce que tout ton être est en mal de sexe. Mais tu vas vite te rendre compte que nos jeux ne te sont pas suffisants. L'envie d'un peu plus de rudesse va vite te rattraper, comme il me manque déjà.

— Tu crois ? J'ai su m'en passer jusqu'à maintenant, tu sais. C'est la première fois depuis…

— Ne te cache pas derrière des excuses qui n'en sont pas. Toi et moi, nous venons de rouvrir les vannes du plaisir chez toi, et ça va t'être insupportable désormais de ne pas… revivre un épanouissement, une consommation pleine et entière d'un acte que tu apprécies. Il existe bien des « joujoux » qui peuvent faire illusion quelque temps, mais je suis certaine que, tôt ou tard, tu vas devoir goûter au gourdin mâle.

— Tu as des expressions… très imagées, Anaïs !

— Ben… alors, appelons un chat un chat : tu es faite pour la baise, tu aimes ça, et je ne suis pas spécialement une experte ; mais si nos amours d'une nuit peuvent toujours te sembler suffisantes, tu vas vite te retrouver confrontée à des envies plus… chaudes, plus profondes. Et pour les calmer, seule une bonne bite te sera utile.

— … ? Tu divagues, ma parole ! Comment peux-tu croire que je suis cette… salope dont tu parles ?

— Salope ? Ai-je prononcé ce mot ? Je ne crois pas ! Et s'il sort bien de ta bouche, c'est forcément que ton cerveau vient de te le dicter. Allons, rassure-toi : une femme qui baise avec un mec – ou plusieurs – n'est pas nécessairement une salope, pour reprendre ton terme. Il faut vivre avec son temps. Il est fini, celui où nous étions des choses dont les hommes usaient, abusaient peut-être. Non ! Faire l'amour est aussi indispensable que boire de l'eau ou respirer, tout simplement. Il y va de notre équilibre. Je sais que tu es désormais prête à revenir à une vie moins monacale, et tu le dois à cet homme que tu vénères toujours.

— Il me manque, j'en conviens.

— Lui, ou son sexe ? Pose-toi la bonne question. La femme que je viens de tenir dans mes bras est une amante d'exception. Et je ne suis qu'une femme… Alors j'imagine qu'avec un mec tu aurais osé davantage ; tu aurais sûrement même pris des initiatives.

— … Tu parles, tu parles, mais de ton côté… es-tu mieux lotie ?

— Non, évidemment ! Mais si j'ai adoré ce que nous venons de faire, je dois t'avouer que ce n'est pas suffisant pour moi. Vois-tu ? Une bonne grosse queue, là, tout de suite, et mon bonheur serait parfait.

Elle rit. Ma bouille prête sûrement à sourire, mais au fond de moi je comprends tout à fait ce qu'elle m'allègue, là. Et ça me touche, ça me remue plus que je ne veux le montrer. S'il est un point sur lequel elle vient de mettre le doigt, c'est celui de la frustration de n'avoir pas été prise totalement. En clair, je

réalise que tout comme elle l'expose, l'appétit vient en mangeant, et c'est surtout « dévorer » que je dois appeler ce qui vient de nous réunir. Dans un coin de mon crâne remonte un visage qui me fait un clin d'œil : celui de cet absent qui paraît donner raison à… ma maîtresse. Par contre, je n'arrive pas à occulter la difficulté des rapports humains. Je n'ai jamais pu entrer vraiment dans la peau d'une dragueuse impénitente.

Ce qui me fait penser à haute voix, oubliant la présence d'Anaïs :

— Ouais… mais comment rencontrer celui qui saura me redonner le goût à tout cela ?

— Tu n'as donc pas d'amis, de connaissances ?

— Hein ? Mais il n'en est pas question ! Voyons… Tous ceux que je côtoie ont connu mon homme. Aucun de ceux-ci ne peut, ne pourra être à sa place.

— Ben… si tu me fais confiance, je peux sans doute arranger tes affaires.

— Quoi ? Ça veut dire quoi, au juste ?

— Que je dois pouvoir nous dégoter un bon mâle qui ne posera aucune question, qui nous baisera toutes les deux sans rechigner, mais qui saura aussi être très discret, ne pas être envahissant. Sauf si tu en redemandes !

— C'est dingue, ça ! Tu t'évertues à voir en moi une sorte de pute de luxe ?

— Non : juste une femme qui a encore à s'affirmer. Je tiens seulement à te redonner le goût de revivre autre chose, et ça passe par la case sexualité… ou baiser, si tu préfères. Ma proposition reste valable pour aussi longtemps qu'il te plaira. Je vais appeler une amie qui va venir me récupérer. Mais si tu veux me revoir ou que tu as besoin de… d'un coup de main, je serai toujours là pour toi.

— Pas pour ce genre de plan, en tous cas ! Bon sang… tu te rends compte de ce que tu me proposes ? C'est comme si je me payais un mec.

— Des grands mots ! C'est seulement ta peur qui te fait réagir de la sorte. Prends un peu de recul et réfléchis à tout ceci.

— …

Elle se tait, pose une question hors sujet, à laquelle je mets quelques secondes pour prendre conscience qu'elle s'adresse à moi.

— Où as-tu mis mes vêtements, hier soir ?

— Tes… Ah oui, dans la machine. Ils doivent être propres et secs.

— Tu es un amour… Est-ce que je peux encore abuser, et prendre une douche ?

— Oui… oui, fais comme chez toi.

— Tu veux que nous la prenions ensemble ? J'aimerais encore te caresser un peu… et puis si tu te sens trop seule, trop isolée, tu as ma carte. D'accord ?

— Pour ça, on verra… mais d'accord pour la douche commune.

— Tu commences à kiffer grave, avoue…

De nouveau elle rit, cette fois accompagnée par ma gorge que je force un brin pour lui emboîter le pas.

L'eau tiède est prétexte à maintes manœuvres spécifiques ; ça va du savonnage savant à l'aide de gel odorant à la caresse furtive sur des endroits intimes. Et notre rinçage se déroule enlacées et enivrées par un baiser langoureux. Inutile de préciser que l'eau qui nous coule en cascade sur la tête nous chatouille en se lovant entre nos deux corps pressés l'un contre l'autre. Un effet très sensuel pour une petite nuit qui se meurt avec la fermeture du mitigeur. Reste la séance de séchage qui intervient ensuite, grâce aux frictions des mains dans des draps de bain ; c'est si perversement doux…

⋆

Son départ me ramène à ma solitude. Rétrospectivement, je tremble de ce qui vient de se produire. Comment moi, si peu encline à ce genre de débordement, ai-je pu me laisser aller à une telle extrémité ? J'ai de la peine à contenir mes tressaillements, tant je me sens « folle ». Cette fille – femme, à vrai dire – qu'a-t-elle de si spécial pour que j'en aie oublié toutes les convenances ? Et si je ris de ces pensées, c'est jaune, et empreint d'une nervosité inaccoutumée. C'est comme si j'avais, du crépuscule à l'aurore, été possédée par je ne sais quel démon. Et le plus insensé de l'histoire, c'est sans aucun doute que mes regrets sont seulement dus à l'envol de celle qui a tout provoqué. Impossible d'analyser avec clairvoyance ce qui m'étreint cœur et tripes.

Je vaque à mes tâches quotidiennes, ressassant inlassablement le déroulement des faits. Force m'est de constater que j'ai apprécié hautement de faire l'amour avec une femme. Puis ses mots me remontent par bribes qui tournent en rond sous ma chevelure. Une en particulier s'est enracinée, ancrée là et me tourneboule le ciboulot : *« Je dois pouvoir nous dégoter un bon mâle qui ne posera aucune question, qui nous baisera toutes les deux sans rechigner, mais saura aussi être très discret, ne pas être envahissant. Sauf si tu en redemandes. »* Elle en devient presque leitmotiv. Combien de fois mon regard se fige-t-il sur le bristol que j'ai déposé sur le meuble de l'entrée ? Pourquoi ne l'ai-je pas jeté immédiatement ?

Dans cette phrase, il y a ce « nous » qui paraît vouloir l'impliquer également dans un possible échange avec je ne sais qui. Bon, ma vieille, il te faut te calmer ! Je me tance muettement, me traite d'irresponsable, de perverse, mais n'est-il pas déjà trop tard ? Les dégâts ne sont-ils pas irréversibles ? Le ver est dans le fruit, ce qui risque fort de faire pencher la balance dans un sens imprévu. Pas moyen de décrocher de cette idée fixe. Je ne veux pas croire qu'une seule partie de jambes en l'air avec une nana puisse me faire déjà surfer sur les rails d'un délire pathétique. Finalement, pour me relaxer, quoi de plus sympathique qu'aller courir les boutiques ?

Eh bien, malgré toutes ces vitrines toutes plus tape-à-l'œil les unes que les autres, je n'arrive pas à surmonter ce qui me taraude l'esprit. Anaïs et ses mots,

Anaïs et sa foutue carte de visite m'empêchent de vivre pleinement le petit bonheur d'une balade dans ces magasins tous dédiés à la beauté féminine. Très bizarre également, comme depuis le passage de la nénette dans mon lit mon pauvre mari devient plus flou. Ou ce qui est pire, son image disparaît au profit des traits de la femme avec qui… j'ai fait l'amour. Zut ! Les événements récents me percutent, me poussent-ils dans mes derniers retranchements ? Dans ma mémoire, il y a aussi la trace des mains de mon amante. Bien plus présentes que celle de celui qui n'est plus là.

Dans la boutique où je viens d'entrer, des parures intimes insolentes sont là qui me narguent. Ensembles de dentelles colorés dont les deux pièces attirent mes regards envieux. Pourquoi est-ce aux mirettes de la femme de la nuit dont je voudrais avoir l'avis ? Je pense à elle, mais accessoirement : c'est sur sa proposition malsaine que dérive mon cerveau. Je renonce à essayer dans une cabine les sous-vêtements que je reluque. Et la vendeuse, déçue, arbore pourtant une risette flegmatique alors que je quitte les lieux pour rentrer chez moi, sans être parvenue à m'éclaircir les idées. C'est impensable.

Nerveusement, je parcours la même route que la veille au soir. Vide naturellement de toute auto-stoppeuse ou de femme larguée par un ami volage. La crispation est à la hauteur de ma frustration ! Ce qui m'amène lentement là où Anaïs se doutait bien que j'irais… c'est-à-dire récupérer son bristol et le triturer lamentablement ! Il ne doit guère s'écouler plus d'une dizaine de minutes avant que je craque. Dix chiffres à composer pour que se déclenche sa messagerie. Ouf ! C'est sûrement mieux. Je ne l'ai pas directement, et si ça ne m'évite pas de rougir tel un coquelicot, au moins est-ce plus facile pour moi de lui glisser quelques mots :

— Anaïs… c'est Sylvie. Je… je crois que tu as raison : il est temps pour moi de revivre pleinement. Alors… j'accepte ton délire. Rappelle-moi si tu veux.

Je raccroche précipitamment, mais mon message ne peut plus être effacé ; il est dans sa boîte vocale, et j'imagine, avec une pointe d'agacement, ses moqueries en écoutant celui-ci. J'ai la nette impression que je viens de courir un marathon tant je me sens lasse. Je dois m'asseoir quelques instants pour me remettre de cet effort inouï que je viens de fournir. Devant mes yeux horrifiés, mon téléphone muet que je couve du regard. Il me faut je ne sais combien de temps pour recouvrer un semblant de forces, pour reprendre le cours de ma journée. Je viens de faire là un pas de plus vers… un truc qui me dépasse largement. Je ne sais plus qui je suis, et encore bien moins ce que je veux.

Ce n'est qu'aux environs de dix-sept heures trente que la sonnerie particulière de mon téléphone m'annonce l'arrivée du retour attendu. Un message plutôt laconique de ma jeune amie, qui en substance m'écrit ceci : *« Fais-toi belle ; je passe te prendre à vingt heures. Et pas de questions : tu dois me faire confiance. »*

Dès lors, je ne suis plus tout à fait la même. Je me fais un vrai film, imaginant mille trucs inavouables. Commence donc pour moi une longue préparation, et je ressors de ma salle de bains pomponnée, fardée, avec pour tout avis le seul reflet de mon miroir. Dans l'ensemble, je suis présentable. S'ensuit aussi un habillage compliqué. Que porter sans savoir où je vais aller ? J'opte pour des sous-vêtements en dentelle noire et rouge, un chemisier de satin blanc et une jupe se mariant parfaitement avec le haut. De nouveau l'image dans la psyché me fait frémir.

La dernière touche est mise grâce à un trait de gloss qui fait fleurir une rose rouge sur mon visage. Un zeste de parfum « Angel Nova », et me voici parée, quelques minutes avant l'heure prévue pour cette surprenante sortie dans l'inconnu,. Je dois dire qu'Anaïs est l'exactitude personnifiée : les cloches voisines carillonnent vingt coups à l'instant exact où elle est à ma porte. Face-à-face étrange où chacune reluque l'autre... Tient-elle à s'assurer que j'ai suivi son unique conseil ? De son côté, elle arbore une tenue assez extravagante ; une sorte de chemise à fleurs, une jupe bien plus courte que la mienne, et dans des tons peu communs.

Je ne dis pas un mot, restant sur le qui-vive. Je subis une véritable inspection visuelle, qui au bout de longues secondes prend fin par un claquement de sa langue contre son palais. Signe que je suis au goût de la mignonne ? En tout cas, elle me sourit.

— Tu es... magnifique. Tu me fais confiance, j'espère.

— Ben...

— Aucune inquiétude à avoir : je t'emmène dans un endroit chic et bien fréquenté. Tu ne poses pas de questions et me laisses te guider. Je...

— Oui ? Il y a autre chose ?

— Je peux vérifier un truc ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire par là, Anaïs ?

— Je peux ou pas ? Et on a dit « Pas de question de ta part. »

— Ouais...

Elle s'approche, me serre contre elle, et j'imagine déjà qu'elle veut me rouler une pelle. Je recule ma tête, détourne mes lèvres. Pas par manque d'envie, bien sûr ; c'est juste que je ne tiens pas à ce qu'elle fiche en l'air ce que j'ai mis très longtemps à préparer : mon maquillage. Mais non, ce n'est pas ce qu'elle attend. Elle plie les genoux, se baisse, et sa main vient farfouiller sous ma jupe. Elle tâtonne un instant, et lorsqu'elle redescend pour sortir de dessous mon vêtement, elle entraîne dans sa chute ma culotte.

— Tu n'as pas vraiment besoin de cet accessoire : ce sera bien mieux sans, crois-moi !

— Hein ? Tu...

— Chut...

Elle se baisse suffisamment pour amener à mes chevilles le chiffon qui roule le long de mes cuisses puis elle tapote sur mon escarpin droit pour me faire lever le pied. Ça va, j'ai pigé. Opération identique pour la gambette gauche, et j'ai le cul à l'air sous ma jupe. Ça me fait un drôle d'effet, et bien que mille questions me brûlent les lèvres, je garde la bouche close.

— Allons-y ! Tu es tout simplement superbe...

— Nous allons...

— Ah non ! On ne parle pas ; on suit. C'est tout, ma Sylvie.

— Comme tu veux, alors...

⋆

L'endroit, qui se situe en pleine cambrousse, ressemble à une vieille ferme rénovée. Quelques voitures sur une place où Anaïs vient stationner. Elle semble à l'aise, paraissant connaître le coin. Nous marchons côte à côte vers un porche qui jadis devait être une porte de grange. D'un index raide, elle appuie sur le bouton de la sonnette ; quelques secondes s'écoulent avant qu'une jeune dame nous ouvre. Un corridor sombre au long duquel nous sommes guidées par la nana, puis un halo de lumière tamisée. Du coup, je peux remarquer l'accoutrement de notre accompagnatrice : la fille porte des bas résille, une robe noire et un tablier de soubrette en dentelle. Ce qui me frappe, c'est surtout que l'arrière de son habit est découpé de telle manière que son derrière est entièrement visible. Surprise par cette tenue je me raidis, mais il est trop tard pour faire machine arrière.

Nous émergeons dans une salle assez vaste pour contenir une dizaine de tables. Toutes semblent occupées par des couples mixtes ; un unique endroit libre nous est destiné. Nous y parvenons en croisant l'allée centrale. Sans un mot, l'employée nous tend une carte et attend sagement en s'écartant de notre table. Elle est brune, jeune, souriante. Où sommes-nous ? Et pourquoi sommes-nous ici ? Anaïs sourit à la nana et fait un signe du menton ; l'autre s'empresse de filer vers ce qui semble être un comptoir puis elle rapplique, un plateau dans les mains.

— Un apéritif de bienvenue et sa salade ; le menu sera servi dans une quinzaine de minutes. La maison vous souhaite une très bonne soirée. Nous espérons que vous passerez un agréable moment. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-moi signe : je suis à votre disposition.

— C'est parfait, Magali. Merci.

Ma compagne pour la soirée connaît le prénom de la serveuse : c'est donc qu'elle a ses entrées ici. Stupéfaite, je jette un coup d'œil à ce qui nous entoure. Hormis les tables et leurs occupants, une estrade close par un rideau de velours sombre masque le mur du fond de cette drôle de salle.

— À la tienne, Sylvie !

— Ah… oui, à ta santé, Anaïs. C'est quoi, ici ?

— Chut…

Je trempe mes lèvres dans la mixture colorée de mon verre. C'est acidulé, doux et suave à la fois ; indéfinissable, le contenu de ce que ma gorge goûte, mais c'est très bon et ça me réchauffe l'estomac. Une musique délicate vient soudain emplir l'espace, puis un projecteur de poursuite pointe sur le rideau qui lentement s'entrouvre. Une large plateforme fait face à tous ces gens dont nous faisons partie et dont les regards sont braqués sur le vide que découvre l'ouverture de la tenture. Là, un mouvement sur la gauche de l'estrade : quelque chose ou quelqu'un vient de bouger. Je ne quitte pas des yeux la scène encore plongée dans l'ombre.

Surgissant de nulle part, une silhouette noire se matérialise soudain devant nous. Ce que je vois d'abord, c'est un chapeau haut-de-forme, puis une cape brillante, bien que noire elle aussi. Enfin un spot caché inonde le personnage qui se tient raide comme un piquet au centre des planches. Un homme exagérément grand, à cause de son bitos sans doute, une main appuyée sur une canne. Il me fait immédiatement penser à… Arsène Lupin. Le type porte une chemise et une cravate, un pantalon sombre également, et pour finir le tableau une paire de bottines. La musique scande désormais chacun de ses gestes alors que le bonhomme se met à danser.

D'abord, je ne saisis pas tout. Je n'ai d'yeux que pour son bassin qui ondule sensuellement. La première pièce à quitter le gars – sa cape – coule sur le sol sans que j'aie pu déterminer comment ça s'est fait. Ses ondulations corporelles continuent alors qu'il se tourne dans une montée de notes, nous offrant son dos pour seul horizon. Une brusque volte-face, et la chemise rejoint le mantelet. Cette fois, j'y suis : ce mec nous fait un strip-tease. Il est à présent en pantalon, chapeau et cravate à se dandiner en cadence. Une gamme plus sèche encore, et dans un second tour de passe-passe le froc du guignol gît sur le tas de frusques ; le danseur est en slip, cravaté et coiffé de son impressionnant galurin.

La salle applaudit le gaillard qui n'interrompt pas ses pas chassés qui font ballotter ce que contient son calbute. Du reste, celui-ci est réduit à la taille d'un confetti triangulaire. Et lorsque le loustic se tourne, il nous montre une superbe paire de fesses entre lesquelles se noie la ficelle de son string couleur peau de léopard. Quand est-ce que je me rends compte que la patte de ma compagne de tablée est sur la mienne ? Je n'en sais rien. C'est lorsqu'elle malaxe mes doigts que je réalise qu'elle s'excite à la vue du spectacle de cet effeuillage masculin. Les visiteurs du soir de cet endroit ont tous les quinquets braqués sur le pantin qui se déshabille langoureusement. De mon côté, si je suis surprise par la prestation du gars, je dois reconnaître que ça m'émoustille aussi.

— Ça te plaît, Sylvie ?

— Ben… c'est surprenant.

Une ombre sur ma droite… une bonne odeur qui monte de l'assiette que vient de placer devant moi la nénette en bas résille tandis que le gaillard danse encore sur l'estrade. Il se trémousse en mimant un acte sexuel évident devant cette assemblée restreinte qui commence à dîner gentiment. Je fais comme tous et mastique simplement en suivant les circonvolutions du minet qui se déhanche exagérément. Cette fois, il s'avance dans la salle et louvoie entre les tables. Il se dirige vers la nôtre et s'arrête près du couple qui dîne à notre gauche. Là, il se place près de la femme du duo en accentuant ses mouvements. Le mari tend un billet à sa femme – ou amie – qui tire sur l'élastique du string et y coince le billet. Le gars lui caresse la joue. Une seconde, je redoute qu'il ne vienne à notre table, mais non : il ne semble pas faire cas de notre présence. Ouf !

Il fait le tour des autres places, et si son sexe ne gonfle pas ou ne montre pas de signe d'érection, il n'y a pas que ses bourses qui se remplissent puisque chaque tablée ajoute à sa ceinture des rectangles de différentes couleurs. Pour finir, le danseur s'éclipse par la gauche de la scène et le rideau se referme. Le temps de dîner dans le calme, avec juste ce qu'il faut d'accords musicaux pour que les hôtes ne soient pas dérangés. L'ambiance a monté d'un cran ; les yeux brillants d'Anaïs en sont la preuve flagrante. Mais les miens sont-ils moins fiévreux ? Pas si certaine de cela !

— En tout cas, Anaïs, je ne sais pas comment tu as dégoté cet établissement, mais c'est super bon.

— Oui ! C'est une longue histoire qu'un jour je te raconterai… mais ce soir, tu es la reine de la fête. Alors profite bien de tout ce qui t'est offert.

— La reine… ?

— Pas de question : c'est bien ce qui est convenu, non ?

— Oui… oui, c'est bon.

Le repas s'achève par un dessert dont je suis friande : des profiteroles maison qui réjouissent mes papilles. Un pur bonheur. Le rideau de la scène s'ouvre de nouveau, et quelques couples vont s'essayer à quelques pas de danse. Ma compagne et moi suivons les mouvements de ceux qui ondulent sur la musique. Lorsque les notes s'arrêtent presque brutalement, tout ce joli monde regagne sa table, et la miss en soubrette arrive sur le devant du parquet, un micro à la main. Madame Loyale annonce un prochain tableau et une surprise pour quelqu'un dans la salle. Pourquoi est-ce que, d'un coup, j'ai la sensation qu'une tuile va me tomber dessus ? *« La reine de la fête ! »* Ces paroles résonnent en moi d'une tout autre façon, maintenant.

⋆

Je n'entends pas vraiment ce que raconte la fille que ma partenaire de la soirée appelle Magali. J'entrevois alors deux types musclés apporter sur l'estrade

quelque chose qui ressemble à un lit haut, d'une largeur d'environ un mètre. Puis dans le silence qui s'instaure, alors que les loubards quittent le plateau, la voix féminine retentit, et des tas de paires de mirettes se tournent soudain dans notre direction.

— Et maintenant, mes chers amis… notre invitée de marque, une petite nouvelle qui se prénomme Sylvie, va me rejoindre ici devant vous. Nos gentlemen vont nous faire une démonstration d'un massage que notre belle inconnue va apprécier à sa juste valeur, ce que nous espérons vivement. J'appelle donc sur scène Sylvie !

Les mots mettent un long moment pour parvenir à mon cerveau. Je ne peux pas croire ce que mes oreilles filtrent. C'est moi ? C'est moi que cette femme demande ? Et la main douce d'Anaïs qui me caresse le poignet… De plus, elle se penche vers ma frimousse :

— Eh bien, ma chérie, je crois que c'est toi qui es annoncée… vas-y ! Rejoins notre belle présentatrice.

— Mais…

— Allons ! Tu veux te remettre en selle ? C'est le bon endroit, et surtout le meilleur moment pour cela. Tiens, j'ai apporté cela pour que tu passes incognito aux yeux des autres convives.

— Hein ? C'est quoi, ça ?

— Un loup ; un joli loup, ma belle. Avec ça, pas une chance sur mille d'être reconnue demain dans la rue. Tu veux que je le pose sur tes beaux yeux ?

— …

Je suis suffoquée par tant d'audace. Elle me colle le masque sur le visage et se redresse, me tire par le poignet.

— Je t'accompagne, si ça peut te rassurer. Allons, un peu de courage !

— Mais…

— Chut… fais ce que je te dis, tu ne risques rien. Sauf prendre du plaisir, sans doute.

Je ne sais plus quoi dire, quoi faire. Machinalement, je me lève également ; je ne peux pas dire que mes pas sont assurés, mais je suis dirigée vers la piste. J'imagine que tous n'ont d'yeux que pour nous deux qui rallions la scène. Des applaudissements fusent d'un peu partout, et me voici sous le feu des projecteurs, en pleine lumière. Madame Loyale me sourit et s'adresse à moi gentiment.

— Vous aimez les massages, Sylvie ?

— Euh… à vrai dire… je n'en reçois pas souvent.

— Eh bien c'est une occasion rêvée pour découvrir le plaisir des caresses faites par nos plus beaux étalons, j'ai nommé Jules et Jim. Mesdames et messieurs, je vous demande d'encourager notre belle victime de la soirée ; il faut du cran pour oser se mettre en lumière. Je vous assure que Sylvie ne fait pas du tout

partie de notre établissement : c'est une cliente comme vous tous et toutes. Un grand bravo pour son cran !

De nouveau les mains claquent, ce qui me fait frissonner de plus belle. La speakerine reprend de sa plus belle voix :

— Nos deux masseurs vont donc officier sous vos regards attentifs... Messieurs, à vous de jouer !

Anaïs lâche ma main et recule d'un pas. Me voici la cible de ces deux lascars qui sont dans la même tenue que le précédent effeuilleur, c'est-à-dire chapeau, costume cravate. Ils sont si proches que je peux sentir leur parfum. Mes jambes sont prêtes à céder sous la panique qui m'envahit. L'un d'eux me prend dans ses bras sur la musique qui coule de partout, et me voilà entraînée dans un slow serré. Je laisse faire avec mille idées dans la caboche, mais aucune ne me permet de fuir ou de dire non à ce qui se passe. Le second mec nous rejoint, et je me sens comme une tranche de jambon dans un sandwich. Ils se pressent contre moi, et leurs mains ne sont pas inactives... Comment font-ils ? Je n'arrive pas à savoir.

Tout ce qui résulte de cette danse, c'est que devant tout le parterre de convives mon chemisier s'envole, puis ma jupe, et là... tous peuvent constater l'absence de culotte sur mon cul. Mais c'est très bizarre, effrayant même, de sentir peser sur moi tous ces regards concupiscents. Effrayant, oui... mais également terriblement envoûtant. Inutile de dire que je mouille comme une folle de cette situation incongrue. Je suis totalement dénudée, à l'exception de mon loup et de mes talons hauts. C'est l'instant que les garçons choisissent pour me soulever de terre, me faire virevolter un moment par-dessus leur tête et montrer mon corps au public. Enfin je me retrouve étendue sur ce qui est en fait une table de massage.

Ce qui suit est du domaine du rêve. Quatre mains guidées par des accords calmes vont et viennent sur chaque partie de mon anatomie. Pas une ne dépasse les limites de la décence, ne s'aventurant pas sur les parties intimes de ce corps qu'elles malaxent, triturent avec délicatesse. Je ferme les paupières, toute honte bue. Je sais que des tas de gens me couvent du regard ; certaines doivent sûrement envier ma place. Et lentement je me détends, respire plus sereinement, oubliant que je suis la cible du public. Ça va de mes orteils à ma nuque, câlinée sur la droite et la gauche, sans relâche. Un petit bonheur que ces doigts qui s'enfoncent dans ma chair sans provoquer la moindre douleur. Petit à petit, je deviens plus réceptive.

L'un des deux est revenu face à moi, toujours allongée les bras le long de mes flancs. Il cajole ma nuque, mon cou, avant que ses pattes glissent sur mon dos. Le type se penche alors pour atteindre la limite de mes fesses. Quant à son compère, il se contente de masser mes cuisses, montant à l'intérieur, lui aussi se dirigeant vers la jonction du bas et du haut de mon corps. Je ne sais pas lequel

est le premier dans cette drôle de course, mais ce que je devine, c'est bien que celui qui est arrivé sur mes reins a le ventre en appui sur ma tête, et il m'est impossible d'ignorer qu'il bande. Un électrochoc que de sentir la barre qui se presse sur mon front !

Son complice, lui, est dans mon entrejambe où il insiste sans que j'y prenne garde. Il remonte par l'intérieur vers mon ventre, sans pour autant frôler de trop près mon sexe humide. Les doigts qui creusent mes reins refluent vers mes épaules, cette fois en effleurant les flancs. Fatalement, ils flirtent avec mes seins, qui légèrement écrasés, débordent sur les côtés de la table. Je n'entends plus un bruit en provenance des tables où les convives épient chacun des gestes de mes masseurs. C'est dingue ! Pourquoi est-ce que je subis cela sans un mot ? Les images qui défilent sous ma chevelure sont toutes de nature à me faire tressaillir. Bien entendu que mon corps réagit à ces stimuli si bien orchestrés, et cette fois, j'en suis certaine, un doigt se promène sur le haut de mon sexe. Il n'est pas totalement parvenu à mon clitoris, mais il s'en approche terriblement. Je suis complètement déboussolée. C'est moi et personne d'autre qui, sans le faire voir, soulève mon ventre suffisamment pour que le type atteigne le but qu'il s'est fixé. Et il le sait, le comprend parfaitement puisque la seconde suivante mon clitoris reçoit une visite.

Tout m'échappe dans cette soirée démente. Je suis sur un nuage, ne remarquant pas que le masseur posté au-dessus de mon visage fait une pause. Si un léger bruit me parvient, je ne cherche pas à en déterminer la cause ; ce n'est que lorsque le bonhomme reprend ses mouvements que je constate le changement radical intervenu dans sa tenue vestimentaire : il est nu, et sa queue se frotte à ma tignasse puisque je baisse la caboche. Mais je sens bien que ce qui se love dans mes tifs n'est plus enfermé dans une gangue de coton ou de tissu. Les deux paumes du type me caressent les tempes. Oh, c'est agréable ! C'est même très… bon. Ce que je pige tout à coup, c'est que l'étau ainsi formé n'a pour seul et unique but que de me faire relever la tête. Je me sens obligée de redresser le cou, ce qui amène la queue du gars devant ma bouche. Elle a de petits soubresauts qui la font caracoler contre mes lèvres. Plus bas, l'autre aussi s'en donne à cœur joie. L'opération est concertée, synchronisée à la seconde près. Et au moment où un majeur me pénètre, j'ouvre un large four, ce qui offre l'occasion à la trique tendue de s'engouffrer dans ma bouche, et béatement je me mets à sucer ce sucre d'orge et à remuer les reins, gentiment limée par la bouche et par la chatte.

Je ne veux rien savoir de ce que les autres pensent ou font dans la salle ; je me laisse faire. De petits gémissements fusent, mais ils ne sont pas tous de mon fait, non. Je pense que les deux mâles sont eux aussi très excités et qu'ils soupirent au rythme de leurs câlins de plus en plus profonds. Ce n'est que quand je suis délaissée une seconde ou deux, le temps que les bras solides me replacent à plat,

cette fois sur le dos, que je devine que les cajoleries ont gagné pratiquement tous les couples. Dans la salle, c'est une véritable orgie ; ça baise de partout.

Ma chatte est d'un coup ventousée par une bouche. Celle du deuxième masseur ? Voulant le vérifier, j'abandonne un court instant ma fellation pour savoir qui me lèche aussi bien : c'est Anaïs, qui a chassé le loustic qui me caressait l'entrejambe et se réapproprie l'endroit avec une fougue qui dépasse l'entendement. Le pauvre type refoulé n'a d'autre choix que de se rapprocher de l'une de mes pattes. Débute alors une longue séance de baise entre deux hommes, Anaïs et moi. Je masturbe longuement celui qui m'a fait mouiller avec ses attouchements et suce son compère. Quand la queue que je masse s'écarte, je pense que c'est pour se libérer de sa semence, mais il n'en est rien : le brave masseur passe derrière celle qui m'accompagne, et… à son cri de surprise, je devine qu'il vient de la prendre.

La suite me donne raison : elle est incapable de persister dans sa léchotte, ce qui laisse le champ libre au gaillard que ma langue astique. Il écarte la femme d'entre mes cuisses et s'installe tranquillement à sa place, mais ce n'est pas pour des coups de langue qu'il est là : je le sens pointer son dard entre mes grandes lèvres, et la seconde suivante je suis à lui entièrement. Combien de temps dure l'étreinte ? Aucune idée du temps passé à être baisée par celui-ci. Ce que je sais, c'est que l'autre me monte ensuite lui aussi, puis… Je ne veux plus savoir, mais je suis certaine que d'autres me consomment. La pièce où nous avons dîné est un véritable lupanar mais je jouis comme une dingue, ne refusant plus rien. Et j'adore la remise en route de la machinerie. Je remercie muettement mon accompagnatrice de m'avoir ramenée à des choses plus humaines de la vie.

⋆

À demi endormie par le ronron du moteur, je somnole sur le siège passager de la voiture. Anaïs conduit prudemment, je lui fais confiance. Bientôt nous arrivons chez moi. Lasse, vannée, je n'ai pas le cœur à la laisser rentrer chez elle toute seule, surtout après la nuit que nous venons de passer. Elle se gare et je m'apprête à quitter l'habitacle.

— Tu… tu ne veux pas venir dormir chez moi ? Je n'ai pas envie de me retrouver seule, face à mes souvenirs.

— Tu crois ?

— Ben oui…

— C'est quoi, ça ? On dirait…

— Oui : c'est le chant du coq. Le jour se lève, et il est tout neuf pour moi. Viens ! Ne me laisse pas dormir toute seule, j'ai encore besoin de toi, de ta présence.

— Ah bon ? Tu as pourtant drôlement assuré, là-bas…

— Oui ? Allez, ne te fais pas prier, entre avec moi, et tu me raconteras comment tu as découvert cet endroit.

— Ça risque d'être long, ma belle…

— Je m'en fiche ! Vient Anaïs, j'ai tout mon temps.

Et la porte de ma maison se referme sur une aurore nouvelle. La terre tourne, et demain sera encore différent ; mais le chant du coq est celui aussi de ma renaissance. Alors ce qui se passe après, c'est mon histoire. Celle d'Anaïs aussi, qui sait ?


POLICIER
HISTORIQUE
SCÈNE DE CRIME
Quatre univers,
une même passion...
L'ÉCRITURE
ÉROTIQUE
FANTASTIQUE
Des histoires
qui font frissonner,
rêver, vibrer...